

Marie-Line Morin (dir. publ.), *Le suicide chez les jeunes*,
Montréal, Médiaspaul, 1999, 221 pages

Jean-Jacques Lavoie

Volume 12, numéro 1, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074525ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074525ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

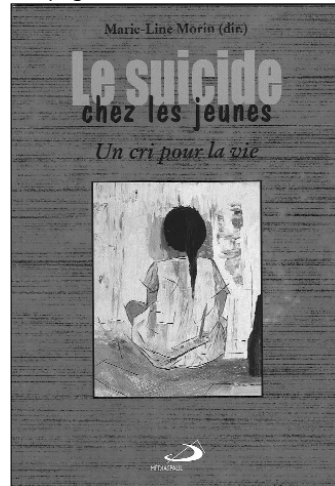
Citer ce compte rendu

Lavoie, J.-J. (1999). Compte rendu de [Marie-Line Morin (dir. publ.), *Le suicide chez les jeunes*, Montréal, Médiaspaul, 1999, 221 pages]. *Frontières*, 12(1), 118–119. <https://doi.org/10.7202/1074525ar>

Marie-Line Morin (dir. publ.)

Le suicide chez les jeunes

Montréal, Médiaspaul, 1999,
221 pages.



Selon la préface de Marie-Line Morin, cet ouvrage collectif, qui assemble huit articles, a pour objectif d'offrir «à toute personne préoccupée par le suicide des adolescents (éducateurs, parents, intervenants, etc.), des pistes de réflexion sur cette question, qui tiennent compte des dimensions religieuse et spirituelle chez les jeunes» (p. 7). En d'autres mots, cet ouvrage se veut «un outil d'approfondissement permettant la saisie de certains éléments relatifs à la dynamique psycho-socio-religieuse des adolescents, mais aussi de certains enjeux liés à leur quête de sens, d'identité et de spiritualité» (p. 7).

Dans le premier texte qui reprend le titre du livre (p. 11-31), Claude Thibault, fondateur de l'organisme «JEVI, prévention du suicide chez les jeunes», nous partage le fruit de son expérience de travail concret pour la prévention du suicide chez les jeunes. À ce témoignage s'ajoutent quelques informations sur la problématique du suicide au Québec et la présentation des grandes orientations prises par JEVI.

Intitulé «Qu'est-ce que ça donne de vivre?» (p. 33-45), le deuxième texte, signé Jean-Guy Duquette, nous propose une réflexion d'ordre psychologique, à

partir de l'analyse transactionnelle de Éric Berne, sur la difficulté que rencontrent les jeunes suicidaires à découvrir un sens à leur existence.

Dans le troisième texte qui a pour titre «Le suicide des jeunes au Québec; une question de sens qui concerne le jeune, la famille, la société et la religion» (p. 47-81), Marie-Line Morin élabore, à partir d'une école de pensée dite «systémique», une réflexion intégrative des enjeux intra-psychiques, relationnels et spirituels propres aux adolescents pouvant éclairer le phénomène du suicide chez les jeunes au Québec.

Le texte de René Fernet, «Démarches de la pensée suicidaire et impacts dans la personne (p. 83-122), montre que la pensée suicidaire est un moyen de tenter d'échapper à la souffrance. Bien entendu, comme il s'agit là d'un lieu commun, ce quatrième article vise aussi à donner des axes de sens au suicide à partir de quelques témoignages. Puis, l'auteur dégage certaines suggestions pour ceux qui auront à se faire proche d'un suicidaire ou qui auront à accompagner des endeuillés d'un suicidé.

Le cinquième texte, signé Jacques Tremblay et intitulé «L'histoire de Tobie: un cri pour la vie entendu par Dieu» (p. 123-159), propose une analyse du livre de Tobit dans le but de montrer «comment la foi et les personnes de foi peuvent aider quelqu'un qui pense à s'enlever la vie, à retrouver le chemin du bonheur» (p. 124). Il s'agit là, sans contredit, du texte le plus faible du collectif, car la méthode qu'il met en oeuvre et les conclusions qui en résultent posent de graves et sérieux problèmes. On est en présence d'une exégèse positiviste qui réduit encore le sens d'un texte à l'intentionnalité de son auteur (J. Tremblay semble donc ignorer tous les travaux relatifs aux questions herméneutiques) et d'un prêt-à-porter interprétatif, un prêt-à-penser qui dévoile la vérité du livre de Tobit. En bref, il n'y a malheureusement aucun arrimage entre son herméneutique des origines et son herméneutique des effets et des conséquences.

Dans «Une foi en détresse» (p. 161-175), Léandre Boisvert nous propose une autre réflexion exégétique. Moins faible que le précédent, ce sixième texte rassemble ce que la Bible nous présente au sujet du suicide et des situations qui s'en rapprochent et en fait une brève analyse. Deux grandes conclusions résultent de cette réflexion: 1- les chrétiens, qui ont manifesté à travers les âges un courage exemplai-

re devant la mort (c'est là oublier, pour reprendre les mots de Nietzsche, que les chrétiens ont aussi transformé le lit de mort en lit de torture...), sont aujourd'hui démunis et coupables devant le suicide des jeunes; 2- cette attitude désemparée des chrétiens est d'autant plus paradoxale que la Bible favorise essentiellement la vie.

Intitulé «"Et vous, qui dites-vous que je suis?" Une question de vie ou de mort» (p. 177-189), le septième texte, rédigé par Marc Dumas, nous offre une trop brève réflexion théologique. Celle-ci vise surtout à dégager la puissance symbolique de certains récits du Nouveau Testament pour les chrétiens d'aujourd'hui, de façon à ce qu'ils puissent concrètement mobiliser leur foi, leur espérance et leur charité contre le phénomène suicidaire.

Enfin, pour toute personne qui souhaite approfondir la question du suicide chez les jeunes, Christiane Jacques nous présente une bibliographie commentée (p. 191-206). Une bibliographie plus complète, bien qu'encore lacunaire, termine l'ouvrage (p. 207-220).

Au terme de ce collectif de valeur très inégale, plusieurs critiques me viennent à l'esprit, mais je n'en ferai que deux. Premièrement, j'ai été surpris de constater que seul C. Thibault a pris la peine de définir le mot suicide, définition qu'il emprunte à E. Durkheim (p. 14), et que seul R. Fernet a eu le mérite de présenter une typologie du suicide, laquelle provient de J. Baechler (p. 90-98). Tous les autres collaborateurs ont donc ignoré que le choix même d'une définition exprime déjà une prise de position. C'est là une faiblesse méthodologique étonnante de la part d'un collectif pluridisciplinaire. Par exemple, lorsque L. Boisvert écrit que l'Ancien Testament ne présente qu'un seul cas explicite de suicide (p. 162), il ne travaille forcément pas avec les définitions du suicide proposées par Durkheim ou Baechler. En effet, avec de telles définitions, c'est la mort même de Jésus qui aurait pu être interprétée comme un suicide (voir par exemple Jean 10,11)!

Deuxièmement, j'ai également été très surpris de constater que les analyses religieuses du présent collectif, qui se veulent ancrer dans la réalité québécoise, se cantonnent strictement dans l'univers catholique. C'est un peu comme si les collaborateurs n'avaient pas encore compris qu'il y a un abîme entre les différents «mondes» des jeunes québécois de cette fin du millénaire.

re et le monde de l'Église catholique. De ce point de vue, je ne vois pas comment maints éducateurs et intervenants qui vivent dans la ville cosmopolite de Montréal, pour ne prendre que cet exemple, pourront se reconnaître dans ces discours catholiques et, du même coup, comment ils pourront y trouver une source d'inspiration pour mieux prévenir le suicide, intervenir auprès des suicidaires et faire de la postvention auprès des familles et des proches d'un jeune suicidé.

S'il est vrai que «les volets religieux et spirituels sont rarement relevés parmi ceux qui peuvent aider à la prévention par les réponses qu'ils offrent à ces questions de sens et d'identité» (p. 6), je crois que la recherche «d'un point de vue religieux, spirituel ou théologique» (p. 7) reste encore à faire en ce qui concerne les jeunes du Québec, puisque la majorité de ceux-ci, tout en étant des personnes profondément religieuses, sont très largement indifférents au catholicisme, voire au christianisme.

Jean-Jacques Lavoie